

La chronique de Fabienne Pascaud

Entrez dans les "Confidences"

Chez Marivaux, c'est l'amour, toujours, qui est une gigantesque scène où toutes les intrigues, les crises, les illusions sont permises, tant du moins qu'elles tendent à l'aveu. Car l'aveu est le maître mot, le but suprême de ces comédies sentimentales électriques où l'orgueil le dispute à la passion, le « moi » au « vous » ; où la rupture n'est jamais loin. Et c'est l'amour, justement, qui seul permet l'aveu, qui révèle à soi-même et permet de triompher non seulement de ses propres vanités et aveuglements, mais d'une société d'apparences et de conventions. L'argent y règne, point d'orgue de chaque pièce, les « classes sociales » y sont pesamment affirmées, avec, pas si loin, la révolte des valets et soubrettes, Arlequin, Lisette et autre Marton. Marivaux (1688-1763) fut un des rares auteurs « classiques » applaudis sous la Révolution. Et singulièrement pour ces *Fausse Confidences* aujourd'hui montées par Didier Bezace dans tout l'éclat de leur ambiguïté, dans toute la lumière de leur cruauté. Car si amour comme toujours il y a, c'est d'une bien terrible histoire de manipulation qu'il s'agit là. Dubois, domestique revenu de bien des batailles, d'une intelligence machiavélique, et fort épris d'un de ses anciens maîtres désormais désargenté (le jeune et beau Dorante), décide de faire épouser à ce dernier la riche veuve qu'il sert aujourd'hui, Araminte. Et dont Dorante, nous dit-on, rêve depuis toujours en secret. Comment Araminte, qui s'apprête sur les injonctions de sa bourgeoise de mère à se remarier à un comte, pour devenir aristocrate et plus riche encore, va-t-elle se laisser séduire par Dorante, c'est tout le sujet de la pièce. Y a-t-il le réel triomphe de l'amour, ou seulement jeu d'intérêts, de pouvoir,

d'argent ? On pourrait monter la pièce au noir, tel un conte libertin proche de Sade. Didier Bezace a préféré la demi-teinte préromantique, façon Goethe. Et c'est magnifique, car toute l'œuvre de Marivaux semble ici rassemblée – des débuts comiques proches de la commedia dell'arte avec les acteurs italiens qui firent sa gloire parisienne, jusqu'à sa postérité plus dramatique, et socialement dénonciatrice –, tout s'unifie dans l'intelligente et minimaliste scénographie de Jean Haas, qui sait faire dire à un escalier préjugés de classes ou accomplissement érotique selon qu'il est placé de face ou de biais... Didier Bezace met en scène le texte comme s'il voulait faire comprendre tout l'univers marivaldien, avec ses traditions et sa modernité. Il est parvenu à unir une troupe où cohabitent un Arlequin très italianisant (Alexandre Aubry, savoureux), un jeune premier et une servante qui n'auraient pas déplu à Musset (Dorante, troublement interprété par Robert Plagnol, et Marton, la délicieuse Marie Vialle), une galerie d'aristocrates et de bourgeois que Goldoni ou Brecht n'auraient pas reniés ; surtout, il fait rendre l'âme superbement à Anouk Grinberg et à Pierre Arditi. La première, Araminte, fragile et forte à la fois, paraît découvrir devant nous – et nous donne envie de (re)découvrir – la violence du désir amoureux. Le second, Dubois, matois et douloureux, en retrait, tire les ficelles de sentiments auxquels il ne croit plus, à moins qu'il n'y croie trop, attiré sans espoir et par Araminte et par Dorante. Pierre Arditi livre les labyrinthes d'un domestique bien plus brillant que n'importe quel maître et condamné à l'ombre. Il est bouleversant de silences, de regards inquiets et d'écoute. Jamais la vedette ne se met en avant d'une troupe parfaitement homogène. Il s'y fond, et s'y retrouve de phrase en phrase. Car Bezace a aussi réussi ce miracle : rendre claire et partageable cette langue divinement sophistiquée de Marivaux. Langue par laquelle tout advient, grande prêtresse ici d'un spectacle phrasé et éclairé à merveille. Accessible et beau. **Formidablement populaire.**

★★★★ *Les Fausse Confidences*, de Marivaux, mise en scène Didier Bezace, jusqu'au 2 avril au Théâtre de la Commune, Aubervilliers (93). Tél. : 01-48-33-16-16.



PIERRE ARDITI ET ANOUK GRINBERG, SUPERBES.